

Yann Le Boucher

- *Emmanuel Desjardins*

Je remercie Yann d'avoir accepté notre invitation. Je l'ai appelé il y a un mois quand j'ai appris que le rabbin Gedj ne pouvait pas venir. C'est difficile de trouver un invité dans un délai aussi court. Je connais Yann depuis 45 ans, on s'est rencontrés au Bost quand j'étais adolescent. Il était sur la liste d'attente pour être invité. Nous connaissons le sérieux, l'intégrité de la recherche spirituelle de Yann. Parmi vous il y en a beaucoup qui ont bénéficié de son aide puisque depuis de nombreuses années, depuis 1992 avec son épouse Anne-Marie, il gère ce qu'on appelle un centre affilié, La Bertais qui est maintenant le plus ancien centre affilié encore en activité. C'est un lieu rattaché à Hauteville, dans lequel nous sommes, régulièrement invités, où Arnaud s'est rendu et où on peut faire des séjours et notamment faire des séjours de lyings, entre autres. Merci d'être là.



- *Yann Le Boucher*

Bonjour à chacun et chacune. Parmi vous il se pourrait que certains aient été un peu déçus quand ils ont appris que ce n'était pas un grand rabbin qui allait intervenir à cette AG, mais un élève d'Arnaud qui leur était plus ou moins inconnu. Aussi, pour rendre hommage à celui que je suis censé remplacer, je vais commencer mon intervention en vous racontant une histoire juive. Et cela parce que, faute d'une vraie connaissance de la tradition hébraïque, c'est la meilleure façon dont je dispose pour l'honorer.

Il y a trois ans, nous avons invité à Rennes le rabbin Gabriel Hagaï à l'occasion d'une rencontre interconfessionnelle autour de la méditation. A cette occasion, et outre l'aperçu très convainquant qu'il nous avait alors donné de sa tradition, il avait parsemé son propos d'histoires, toutes plus drôles les unes que les autres, manifestant par-là que la capacité à l'auto-dérision était un gage de santé spirituelle. En voici une bonne illustration :

Un prêtre, un imam et un rabbin discutent entre eux de leur façon respective de vivre leur sacerdoce et à un moment donné, ils en viennent à aborder la délicate question de la répartition du produit des quêtes réalisées lors de leurs offices respectifs. La question étant de savoir comment chacun d'eux fait pour différencier la part qui revient à Dieu de celle qui revient à son ministre humain. Très sûr le lui, le prêtre prend la parole en premier et dit : pour moi c'est très simple je trace une grande croix sur le sol, je mets mes mains au milieu de la croix, je jette pièces et billets en l'air et tout ce qui retombe sur la partie haute de la croix c'est pour Dieu, alors que ce qui se trouve sous l'axe horizontal me revient. L'imam approuve, mais avec un petit sourire narquois : vous autres chrétiens, vous avez un sens pratique évident, mais de mon point de vue, cette façon de faire manque de subtilité. Moi j'utilise une technique un peu semblable, mais je me laisse une marge de manœuvre : je dessine un cercle sur le sol, je mets mes mains au milieu du cercle, je jette le produit de la quête en l'air. Tout ce qui retombe à l'intérieur du cercle c'est pour Dieu et ce qui tombe à l'extérieur me revient. L'intérêt de ma méthode, c'est que je peux ajuster la taille du cercle à mes besoins... Le prêtre comprend tout de suite l'avantage de cette façon de faire et se sent même un peu confus de ne pas avoir eu lui-même cette brillante idée. C'est alors que le rabbin prend la parole et sermonne amicalement ses deux confrères. Tout chrétien ou musulman que vous êtes, permettez-moi de vous dire que vous vous comportez en bien pieux croyants. Moi au départ, je procède comme vous : je jette en l'air l'argent reçu de mes fidèles, mais ne doutant aucunement de la toute-puissance de Dieu je considère qu'il se sert directement et que tout ce qui retombe est la part que dans sa grande générosité, il me destine ! (Rires). Plus sérieusement, permettez-moi d'utiliser cette histoire pour faire un vœu, un peu à la façon des bouddhistes : je souhaite que parmi les propos que je vais tenir ce matin, Dieu retienne pour lui toutes mes bêtises, de telle sorte que ne viennent jusqu'à vous que les paroles qui vous seront bénéfiques. Voilà, qui est dit !

La phrase introductive de Pascal lors de la soirée « orangerie » d'hier, c'était : « de quoi s'agit-il ? ». Eh bien en ce qui me concerne, il va s'agir de vous parler ce matin de deux thèmes. Le premier a trait à ce que je vais appeler mon expérience spirituelle fondatrice : c'est une expérience que j'ai faite avant d'être engagé auprès d'Arnaud, mais en lien avec lui, comme vous allez le découvrir, parce que c'est quelque chose que j'ai vécu au cours d'un voyage en Inde dont Arnaud a été l'un des principaux inspirateurs. Ensuite, et dans un second temps, je souhaite tenter de partager avec vous comment Arnaud s'y est pris pour éviter que cette expérience initiale ne soit entièrement gâchée par l'ego et ses nombreuses tentatives d'appropriation. Avec le recul je dirais qu'il s'agissait pour lui, d'un côté d'éviter que les aspects non-transformés de moi-même ne récupèrent cette expérience pour s'en servir de faire valoir, et de l'autre côté, de m'aider à créer un contexte favorable à la saine fructification de ce vécu spirituellement fondateur.

Première partie donc : ce que j'appelle mon expérience spirituelle fondatrice. Comme Marie, je suis né dans une famille de bons chrétiens, mais plutôt progressistes. Je dis parfois avec humour que je suis né dans une famille de névrosés moyens, ce qui fait que je n'ai pas eu à faire face à des traumatismes majeurs. Mes parents s'entendaient à peu près, mais je ne vais pas vous parler de mon enfance et de mes blessures d'alors, car je l'ai fait abondamment dans le numéro 104 de la Lettre d'Hauteville, consacré au lying. J'ai relu cette Lettre il y a deux jours histoire de sentir si c'était pertinent ou pas que j'en reparle ici ce matin et j'en suis venu

à la conclusion que cela allait trop rallonger mon témoignage. Donc, si vous avez envie d'en savoir plus sur mes casseroles psychologiques, je vous invite à vous reporter à cette Lettre. Elle n'est évidemment pas exhaustive, mais suffisante pour vous donner une bonne idée des dysfonctionnements importants qui étaient les miens avant que je ne rencontre Arnaud.

À part cela, je peux vous dire que j'avais depuis mon plus jeune âge une sensibilité et un intérêt marqués pour la religion et assez vite j'en suis venu à me poser la question suivante : est-ce que c'est possible de faire l'expérience de Dieu ? Je trouvais bien gentil ce qu'on m'apprenait au catéchisme, mais très insuffisant parce je ressentais qu'avant tout, il me fallait savoir si Dieu existait vraiment et pour cela en faire l'expérience directe. Je passe rapidement sur les premières tentatives malheureuses faites dans ce domaine, comme celle de ma communion privée dans laquelle j'avais, avec la candeur de mes sept ans, beaucoup investi. Bien que ma mère ait tenté de me préparer à la déception, je m'attendais à ce qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire au moment où la fameuse petite hostile serait déposée sur ma langue. Nada ! J'ai vécu ensuite quelques autres épisodes semblables, par exemple en mettant beaucoup d'espérance dans une prière intense et prolongée (à mon échelle d'enfant) au terme de quoi je me suis retrouvé bien déconfit... Le premier souvenir que j'ai d'une perception d'un autre ordre reste un peu confus. Je devais avoir douze ou treize ans et nous avons regardé en famille un film d'un certain Arnaud Desjardins dont je n'avais bien entendu jusque-là jamais entendu parler. Je ne saurai pas dire avec certitude de quel du film il s'agissait, mais vu la chute de l'histoire ça devait être *Ashrams*, parce qu'à l'issue de ce film je me suis tourné vers ma mère et je lui ai dit en parlant de Ma Anandamayi dont nous venions de voir le visage : « Moi, quand je serai plus grand j'irai la voir ». J'avais donc manifestement été percuté assez fort par ce qui se dégageait télévisuellement d'elle !

Quelques années passent, je suis de la génération des jeunes soixante-huitards, c'est-à-dire que j'avais seize ans lors des fameux « événements ». J'habitais une petite ville de province bretonne, et j'étais dans un établissement catholique, donc je n'ai pas, à proprement parler, « fait mai 68 (contrairement à mes collègues du lycée public qui, eux, pouvaient défiler dans la rue). Mais c'était une période de grande effervescence et c'est à ce moment-là que je me suis mis entre autres le soir à écouter à la radio une émission que peut-être certains vont identifier et qui s'appelait *Campus*, animée par un certain Michel Lancelot. Il revenait des États-Unis, où il avait fait une enquête journalistique sur le mouvement hippie et il ne tarissait pas d'éloges, non pas tant sur ce mouvement lui-même que sur la philosophie qui l'inspirait, et en particulier sur l'idée qu'il était désormais possible à tout un chacun de faire l'expérience du divin à travers l'usage des substances psychédéliques. En écoutant cela à seize ans, j'étais complètement scotché parce que ça venait répondre à ma quête : « eh bien oui, il existe des gens qui ont trouvé un moyen pour faire directement l'expérience de Dieu. Ma recherche n'est donc ni stupide ni vaine ». Peu après et à l'occasion de cette émission, j'apprends donc que Michel Lancelot venait d'écrire un livre et, je vous le donne en mille, ce livre s'appelle : *Je veux regarder Dieu en face*. C'est le premier livre que j'ai acheté avec mes propres deniers et que j'ai littéralement « dévoré », car moi aussi je voulais *regarder Dieu en face* ! Par chance, je vivais alors dans une petite ville des Côtes-d'Armor, où il était, à l'époque, impossible de trouver la moindre barrette de shit et encore moins la moindre dose de LSD. Malheureusement, je pense que les choses ont bien changé sous cet aspect et qu'aujourd'hui, même à Guingamp n'importe quel lycéen doit pouvoir se « fournir » très facilement en substances illicites. Toujours est-il qu'en ce qui me concerne, je n'ai pas eu d'autre option que de m'accrocher à ce qui était dit à la fin du livre où l'auteur expliquait qu'en Inde, il existait des pratiques méditatives qui conduisaient au même résultat, mais sans prise de drogue. Dans les derniers chapitres du livre, il était fait allusion à deux auteurs : René Guénon et un certain Arnaud Desjardins dont le livre *Ashrams* était cité en référence. Me voilà donc qui achète tout de go « *La crise du monde moderne* » et, là, c'est une déflagration. Je suis dans l'adolescence

et je comprends en lisant ce livre que les valeurs que me transmet ma famille, celles en gros de la petite bourgeoisie catholique « progressiste », ne sont pas de vraies valeurs, qu'elles ne peuvent pas servir de socle pour fonder mon existence et je rentre alors dans une forme de rébellion contre l'ordre établi. Bref, une crise d'adolescence classique avec cheveux jusqu'aux épaules, et questionnement abyssal sur le non-sens de l'existence, si ce n'est qu'il me semble avoir déjà trouvé une piste possible de réponse...

Durant cette phase d'errance intérieure et une fois le bac en poche, deux choses m'apparaissent bientôt : la première, puisque mon père me voit taillé pour faire une brillante carrière d'ingénieur, je vais m'inscrire en Faculté de philo. Comme ça, je suis sûr de faire un truc qui ne sera pas utile à la réalisation des ambitions qu'il a pour moi. Et la seconde, je me procure enfin le premier livre d'Arnaud Ashrams, celui dans lequel il y a une photo de Ma Anandamayi, de Swami Shivananda et de Swami Ramdas. Et l'idée me prend de regarder d'un peu plus près ces photos, tout particulièrement celle de Ma. Et là, il se passe quelque chose d'étrange, qui à la fois me fait éprouver un sentiment d'exaltation inconnu et qui en même temps m'interroge, voire m'inquiète même un peu. Je ne suis pas sûr que j'aurais osé vous en parler ce matin si je n'avais pas lu tout récemment le beau livre de l'une d'entre nous, Dominique Gié, « cet amour en héritage ». Dans cet ouvrage, j'ai eu la surprise de retrouver sous la plume de l'auteure la description d'une expérience quasi identique à la mienne. En regardant la photo de Ma, certains jours, cette photo s'est mise à s'animer, et j'étais là en train de me dire « mais qu'est-ce qu'il se passe ? ». C'est très bien décrit dans le livre de Dominique, donc je ne vais pas vous en dire plus, d'autant que ça peut paraître à la fois bizarre et anecdotique. Mais pour moi cela n'a pas été anecdotique, car c'est venu confirmer l'impression que j'avais eue à douze-treize ans, que j'étais comme « appelé » par cette femme...

Je deviens étudiant en philo et très vite je m'ennuie. Je m'ennuie parce que, après avoir eu en terminale un enseignant qui avait su m'éveiller à cette matière, je m'aperçois que les profs de fac se fichent complètement des « grandes questions » que je me pose alors et en particulier de celle de savoir si Dieu existe vraiment. Ils veulent juste montrer qu'ils sont plus intelligents que leurs collègues et/ou que les philosophes qui les ont précédés dont ils critiquent à l'envi les « erreurs », etc. Je ne suis donc pas un étudiant très brillant, puisqu'au lieu de travailler les auteurs au programme, je passe mon temps à dévorer tout ce que la bibliothèque universitaire compte comme ouvrages touchant de près ou de loin à l'orientalisme en général et à l'Inde en particulier. Je deviens ainsi très calé en Hindouisme, mais assez peu en philosophie « classique ». J'ai deux souvenirs à évoquer de cette période étudiante. Le premier est un peu amer, mais représentatif de ma quête d'alors. En année de licence, un des professeurs propose un cours qu'il intitule « Critique des preuves de l'existence de Dieu ». Je me dis que là au moins je vais avoir de la matière. Je m'inscris donc à ce cours, donné par un docteur en philosophie qui était de surcroît un psychanalyste en vue. Il nous apprend dès le premier cours que du point de vue de la tradition philosophique occidentale, il a cinq grands types de preuves permettant de tenter d'établir l'existence de Dieu. Rassurez-vous, je ne vais pas vous refaire son cours. Mais à titre d'illustration, sachez que la plus connue de ces preuves remonte au philosophe grec Aristote et est communément appelée la preuve par la notion de « moteur immobile ». Aristote part du constat que tout dépend toujours de quelque chose, toutes les causes sont elles-mêmes des effets d'autres causes. De là il déduit que s'il n'y a pas un point de départ absolu, il ne peut pas y avoir de point d'arrivée. Dit autrement, il faut bien qu'il y ait une première cause qui ne soit pas l'effet d'autre chose que d'elle-même. Et il appelle cette cause racine « le moteur immobile » de l'univers : c'est le principe qui met en mouvement la réalité, mais qui lui-même ne bouge pas. Reprenant cet argument, les théologiens auront beau jeu d'identifier ce moteur immobile d'Aristote avec Dieu. Voilà donc un premier type de raisonnement tendant à établir l'existence de Dieu sur une base logique. Or, au lieu de nous apprendre à nous servir de cette argumentation pour nous amener à intuitionner une vérité

d'un autre ordre, ce prof consacra tout le reste de son cours à expliquer pourquoi cette preuve n'était pas fiable et s'évertua ensuite à faire de même avec les quatre autres types de « preuves ». Au bout du compte, ce cours m'a presque définitivement dégoûté de la philosophie !

Second souvenir de cette même période : toujours tiraillé par cette question : « est-ce que Dieu existe et si oui, est-ce que je peux en faire personnellement l'expérience ? », il se trouve que je me lie d'amitié avec un certain Alain, étudiant dans une autre discipline, mais lui aussi existentiellement concerné par cette quête. Assez vite nous décidons de mettre nos efforts en commun. Pendant deux ou trois ans, nous nous retrouvons donc à intervalle régulier pour échanger sur nos lectures et nos expériences diverses (je fais de mon côté plusieurs retraites dans des monastères chrétiens et un premier séjour à l'ashram de Gretz en région parisienne). Le temps passe et un beau jour nous constatons que nous piétinons. Il me dit alors d'une façon très sérieuse, « on a vingt-deux ans, je te propose qu'on se donne jusqu'à l'année de nos trente ans. Et là, soit on aura trouvé, soit on se suicide ». Il ne plaisantait pas. Je n'étais pas suicidaire, mais j'ai relevé le défi. Je me souviens m'être dit : « 8 ans, ça donne beaucoup de temps pour trouver ! », ce qui fait que j'avais l'impression quelque peu naïve que je ne prenais pas un trop gros risque !

Il est temps que je fasse intervenir Anne-Marie parce que tout ce que je vais vous raconter à présent, nous l'avons vécu ensemble. En effet nous nous sommes rencontrés très jeunes, alors que nous étions encore au lycée, et nous avons tout de suite partagé cet intérêt pour « la chose spirituelle ». Je n'ai jamais dit à Anne-Marie l'engagement pris avec Alain d'un suicide à trente ans, mais mis à part ce « détail », nous avons mené notre cheminement de concert, lisant entre autres ensemble les livres d'Arnaud au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Et assez vite c'est devenu une évidence qu'il allait nous falloir aller voir sur place, parce que, ces lectures aussi inspirantes qu'elles pouvaient être ne nous donnaient toujours pas « l'expérience » ! Nous avons donc décidé de terminer nos études puis de travailler un an ou deux pour mettre suffisamment d'argent de côté afin de financer notre premier voyage pour l'Inde. Après ma maîtrise (et un échec à l'agrégation), j'ai décroché un premier poste de maître-auxiliaire en philo alors qu'Anne-Marie travaillait déjà comme infirmière depuis un ou deux ans. Une fois notre « bas de laine » constitué, on s'est dit qu'il était temps de concrétiser notre projet. Mais on ne savait pas où aller en Inde et comment faire pour y rencontrer des témoins de la spiritualité vivante. C'est ce qui nous a poussés à écrire au monsieur dont on appréciait tant les premiers livres ainsi que les apparitions périodiques sur le petit écran TV. Donc on s'est fendu d'une belle lettre adressée à l'éditeur (car on ne connaissait évidemment pas l'adresse postale d'Arnaud) et, surprise, on a reçu très rapidement une réponse disant en gros qu'Arnaud Desjardins avait bien reçu notre lettre, qu'il vivait désormais retiré en Auvergne où il animait un petit ashram, mais qu'il ne pouvait plus y accueillir de nouvelles personnes. Le courrier se terminait cependant par un propos plus encourageant : « ... néanmoins votre lettre a retenu son attention et si vous êtes disposés à vous déplacer, vous pourriez venir assister à deux réunions lors d'un week-end ».

Ça a été notre premier contact avec le Bost et on est allé vers Arnaud avec pour préoccupation première d'obtenir des conseils de voyage et des adresses de façon à pouvoir, en priorité, rencontrer Ma Ananda Mayi. Nous avons l'un et l'autre un souvenir très précis et très fort de cette première rencontre. Nous en sommes ressortis quelque peu éberlués en nous disant : « Mais pourquoi irions-nous en Inde ? Ce que nous cherchons se trouve ici ! ». Nous sommes donc allés voir Josette et nous lui avons fait part de notre souhait de nous engager au Bost. Elle a confirmé les propos de la lettre initialement reçue : « non ce n'est pas possible, Arnaud ne prend plus personne. Cependant, si vous tenez vraiment à le rencontrer au moins une fois en tête à tête, cela peut s'organiser, mais il faut alors vous inscrire sur une liste d'attente parce

qu'il ne reçoit des visiteurs que le dimanche matin ». À l'époque, Arnaud donnait un ou deux entretiens individuels pour des personnes extérieures à la sangha le dimanche avant la réunion commune, et les demandes excédant de beaucoup sa disponibilité, il y avait une liste d'attente. Notre première visite se passait aux alentours de Pâques 1976 et on nous fit savoir que la prochaine disponibilité d'Arnaud se situait au début du mois d'octobre suivant. Ni une ni deux, nous réservons notre place et de ce fait nous différons notre départ pour Inde que nous avions initialement fixé au début de l'été pour faire coïncider notre voyage avec la période des vacances scolaires du fait de mon poste d'enseignant. Avec le choc que nous venions de recevoir durant les deux réunions, nous avons déjà compris que deux mois pour faire l'expérience de Dieu, ça risquait d'être un peu court ! Nous avons donc décidé de nous réorganiser pour faire un voyage beaucoup plus long. J'ai résilié mon poste en juin et nous avons acheté des billets d'avion avec un retour « open » de façon qu'on soit libre de faire durer notre quête aussi longtemps qu'on le jugerait nécessaire (en prenant les informations sur la façon dont on pourrait en cas de besoin se faire prolonger nos visas). Nous nous étions organisés pour partir juste après avoir pu rencontrer Arnaud, tout en nous disant, « si jamais il nous accepte comme apprentis-disciples, nous annulerons nos billets ».

Ça vaut la peine que j'évoque pour vous cette première rencontre en tête à tête avec Arnaud, parce que c'est une belle illustration à la fois de sa liberté intérieure et de sa capacité de vision à long terme. S'il avait été un pseudo-gourou, il aurait pu tellement facilement nous harponner. Nous étions en effet très impressionnés par lui et donc prêts à suivre docilement ses premières directives... Mais il a fait exactement l'inverse. Non seulement il ne nous a pas harponnés, mais il nous a dit : « écoutez, vous êtes jeunes, vous avez lu mes livres, mais vous n'avez aucun critère pour savoir si je suis un gourou ou si je n'en suis pas un. Allez en Inde, faites en sorte d'y rencontrer des maîtres authentiques et après vous verrez si vous avez encore envie de revenir me voir. Et si tel est le cas, vous serez alors en mesure de mieux apprécier ce qui est proposé au Bost. Aujourd'hui, vous n'avez pas l'expérience suffisante pour vous engager auprès de moi en conscience ». Évidemment, sur le coup, ces propos d'Arnaud ne nous ont pas fait plaisir, mais avec le recul, je suis vraiment heureux de pouvoir partager cela avec vous : quelle maturité avait Arnaud, dès cette époque, pour ne pas avoir besoin de s'accaparer de l'admiration d'un jeune couple, certes motivé, mais ô combien immature...

Je vais résumer la suite du récit de cette période de notre vie, car nous avons été amenés à faire plusieurs séjours en Inde coup sur coup. Entre chaque voyage on revenait voir Arnaud et on lui redemandait à être accepté comme candidat-disciples et imperturbablement Arnaud répondait « non, vous n'avez pas fini d'effectuer votre recherche, continuez-la. De toute façon moi je ne peux pas vous prendre, car ici il n'y a plus de place. Swâmi Prajnâpad est mort, mais l'Inde est grande. Cherchez, il y a peut-être un autre Swâmiji quelque part ! ».

C'est ainsi que nous avons fait trois voyages, soit environ l'équivalent d'une année sur place. Au premier voyage, les choses s'étaient mal goupillées et on n'avait pas pu rencontrer Ma Anandamayi. Donc on avait fait de cet objectif la priorité absolue de notre second périple. Et en effet, cette fois nous avons enfin pu concrétiser cette aspiration de longue date. Nous sommes restés plusieurs semaines près de Ma qui résidait alors dans son ashram de Kankal, un faubourg d'Hardwar, cela pour prendre le temps de devenir un peu familiers de son entourage et d'avoir ainsi plus de chance de pouvoir la rencontrer « en privé ». Car tel était notre souhait secret : avoir un entretien avec Ma. J'avais beaucoup fantasmé là-dessus, entre autres à cause des expériences que j'avais quand je méditais un peu longuement sur sa photo. Je m'étais dit : « elle doit être capable, en me regardant, de me faire avoir l'expérience de Dieu. Donc je veux un entretien pour lui en faire la demande ». De fil en aiguille, on réussit à obtenir une entrevue « private » avec Ma (en présence d'une traductrice) et j'ose lui poser ma question. « Ma, je suis venu en Inde parce que je veux savoir si Dieu existe, aussi, s'il vous

plait, je voudrais que vous me fassiez avoir l'expérience de Dieu ». Alors que je n'attendais qu'une chose, c'est qu'elle pose ses yeux dans les miens et que je « prenne feu », voilà qu'elle détourne ostensiblement son regard et, en s'adressant à la traductrice, prononce quelques phrases en bengali qui me sont immédiatement traduites. Et que me dit-elle en substance ? : « Vous voulez faire l'expérience de Dieu ? eh bien voici comment y parvenir : rencontrez des sages et étudiez les textes sacrés ». Je reconnais là immédiatement la réponse traditionnelle, le conseil qu'on trouve dans tous les manuels d'hindouisme et que j'ai donc moi-même lu et relu de nombreuses fois. Quelle déception !

Au sortir de cet entretien, me voilà bien dépité pour ne pas dire découragé. Avec Anne-Marie (aussi présente à cet entretien), on commence à mettre sérieusement en doute l'intérêt de notre voyage. « Bon, eh bien c'est raté. Et si Ma ne peut pas nous faire avoir l'expérience de Dieu, qui va pouvoir le faire ? Vers qui se tourner ? ». Faute de savoir où aller, nous traînons quand même encore nos guêtres dans l'ashram pendant quelques jours, et finalement nous y croisons un jeune brahmachari américain qui faisait auprès d'elle son noviciat pour devenir moine. Nous sentant un peu désabusés, il nous questionne avec entrain : « alors, vous avez eu un « private » avec Ma, comment ça s'est passé ? » Eh bien, cela s'est passé un peu trop rapidement à nos yeux. On n'est pas certain qu'elle a bien compris notre demande... - À bon, quelle était votre question et qu'a-t-elle répondu ? Je lui rapporte en détail notre entretien et il se met à rire : « Ah, mais c'est extraordinaire ! Figurez-vous que je lui ai posé la même question il y a un an et qu'elle m'a fait la même réponse. Alors, avec son accord, je suis parti pour un tour de l'Inde à la rencontre des principaux maîtres vivants dont j'avais entendu parler près d'elle. Si vous voulez suivre son conseil, je peux vous donner mon carnet d'adresses et si vous me dites avec quelle voie vous vous sentez le plus d'affinités, je vous indiquerai les rencontres prioritaires à faire en lien avec votre attente. » Je lui réponds que j'ai déjà pas mal étudié les bases philosophiques du védânta, et que ce que je souhaite, c'est rencontrer quelqu'un qui m'enseigne en direct la pratique de cette voie. « Ah, d'accord. Alors voici où, selon moi, vous devez aller en priorité... »

Une fois seuls, on se regarde incrédules avec Anne-Marie et on se dit, là, il vient de se passer quelque chose de pas ordinaire. On se remémore la rencontre avec Denise que nous avons eue au Bost quelques mois plus tôt et où elle nous avait livré certaines de ses propres expériences auprès de Ma ! Pas de doute, ça avait le même goût, on venait de bénéficier de sa façon déguisée d'accorder son aide ! La suite de notre voyage a donc consisté à suivre les indications du jeune brahmacharin américain en visitant en priorité les maîtres qu'il nous avait désigné comme les plus susceptibles de répondre à notre attente. Et c'est comme cela que nous nous sommes retrouvés, à quelque temps de là, auprès du soixante-quatrième Shankaracharya de Kanchipuram.

Pour mémoire, Shankara est considéré comme le plus éminent représentant de l'advaita védânta classique. Vivant aux alentours du 8^{ème} siècle de notre ère, il a fondé quatre monastères principaux et a placé à la tête de chacun d'eux l'un de ses disciples, ceux-ci prenant alors à sa mort le titre de Shankaracharya précédé d'un numéro d'ordre et suivi du nom du monastère associé. Nous nous trouvions donc devant l'un des descendants en ligne directe du grand Shankara lui-même. Ce qui explique pourquoi nous avons considéré cette étape comme incontournable. Nous nous présentons donc au petit ermitage du maître. Situé à l'orée de la ville, le lieu respire la sérénité et nous donne l'impression d'un étrange retour dans le passé : nous voilà au cœur de l'Inde éternelle. Mais nous déchantons un peu quand on nous apprend que le vieux swâmi a fait vœu de silence depuis plusieurs mois et que nous ne pourrions donc pas avoir d'entretien avec lui. Attente déçue à nouveau, donc. Nous assistons néanmoins au darshan et celui-ci nous touche suffisamment pour que nous décidions de revenir chaque jour durant une semaine. Ce qui fait que le swâmi finit par nous

repérer (nous sommes les seuls occidentaux dans ce coin perdu de l'Inde) et, via l'un de ses assistants, nous interroge sur la raison de notre présence. On s'explique succinctement, ça lui est retransmis et le dernier jour, il nous donne sa bénédiction silencieuse tout en nous faisant dire d'avoir confiance et que notre recherche allait aboutir...

Sur ce, nous quittons Kanchipuram pour nous rendre à Bangalore, où on a l'adresse d'un certain Shri Kulkarni qui nous a été présenté par le brahmacharin américain comme un remarquable enseignant. « Ce n'est pas à proprement parler un maître, mais un disciple expérimenté d'un grand védantin récemment décédé qui l'a formé à retransmettre son enseignement. Ne manquez pas d'aller le voir, il a un don pédagogique assez remarquable, et il pourra sûrement répondre à vos questions ». Nous rencontrons donc cet homme, d'apparence très modeste. Il s'agit d'un brahmane chargé d'une famille nombreuse dont il assure la subsistance par une activité de conférencier itinérant. Nous commençons à échanger avec lui de façon informelle à l'issue d'une intervention qu'il vient de faire dans un petit ashram de la banlieue de Bangalore et très vite, nous sommes étonnés par la façon dont il manie les concepts védantiques. On souhaite donc le revoir. Il nous donne rendez-vous chez lui où nous nous rendons plusieurs jours d'affilée. Et après une semaine, notre impression initiale se confirme : cet homme a vraiment quelque chose à nous apprendre, et maintenant qu'on le tient, on ne le lâche plus ! De son côté, il se dit prêt à nous enseigner, mais nous annonce qu'il s'apprête à partir pour une tournée de conférences. Il ne sera pas de retour avant plusieurs semaines, mais si nous le souhaitons, il est d'accord pour qu'on l'accompagne dans son périple. Et nous voilà ainsi embarqués pour un improbable voyage dans l'Inde profonde, allant de temples en ashrams et d'ashrams en petits sanctuaires, voire en places publiques de villages, au gré de ses engagements. Par politesse, les premiers jours nous assistons à ses conférences, mais on se lasse vite, car celles-ci sont données en kannada, ou en télougou, des langues qui nous sont évidemment parfaitement inconnues. Il fait une à deux interventions par jour et ensuite se rend disponible pour nous enseigner. Nous bénéficions donc de « cours particuliers » plusieurs heures par jour, ceux-ci étant entrecoupés de lectures qu'il nous donne à faire de passages des upanishads.



À partir d'ici, ça va m'être très difficile de vous faire sentir ce qui s'est peu à peu passé entre lui et nous. Le plus simple peut-être est que je vous donne des exemples de sa « pédagogie » si particulière. Premier exemple, un jour il nous dit, « bon, alors ce n'est pas tout ça, mais qui êtes-vous ? ». C'était au début de notre relation, alors je me re-présente à lui : « Je suis Yann Le Boucher, je suis français, on est en Inde depuis deux mois, c'est notre deuxième voyage, etc. » Et il me répond : « Depuis quand êtes-vous certain de tout ce que vous venez de me dire ? - Eh bien, ça dépend de quel élément nous parlons. Je suis certain d'être en Inde depuis deux mois, je suis certain d'être marié depuis 4 ans... » Et je remonte comme cela dans l'ordre chronologique de mes souvenirs. Il enchaîne : « Et depuis quand êtes-vous certain d'être un homme et pas une femme ? » Là, je commence à trouver un peu étrange la tournure que prend cet interrogatoire. Mais je tente une réponse : « précisément, je ne sais pas, mais peut-être depuis l'âge de deux ou trois ans... ». Il ne me lâche pas et insiste : « Et depuis quand êtes-vous certain d'être vous ? - Je crois que ça date probablement de la même époque, quand j'ai pris conscience d'être une individualité séparée... ». Voyant que j'étais de plus en plus embarrassé, il m'assène alors : « tout ce que vous me racontez là n'est pas vrai, et cela parce que vous n'êtes pas assez attentif à votre propre expérience. Sinon vous sauriez que ce n'est que depuis votre réveil de ce matin que vous croyez tout cela. La nuit dernière quand vous dormiez, dans votre expérience d'alors, vous n'étiez pas en Inde, vous ne vous appeliez pas Yann Le Boucher, vous n'étiez pas marié, vous n'étiez pas de sexe masculin, etc. , etc. ... Petit moment de déstabilisation pour moi, et il ajoute : « si vous voulez vraiment savoir qui vous êtes, il ne faut pas que vous vous contentiez de prendre en compte ce que vous avez l'impression d'être quand vous êtes réveillé, il faut aussi que vous preniez en compte ce que vous avez l'impression d'être quand vous dormez »... Et c'est ainsi que petit à petit, il nous a conduits à nous rendre compte que nous n'étions pas l'ego, le moi, l'individualité, mais que nous étions l'arrière-plan qui est capable de voir l'ego apparaître au réveil et de constater son absence durant le sommeil.

J'ai le plaisir ce matin de parler devant notre frère et ami Alain (Bayod), exceptionnellement présent parmi nous au premier rang. Or, je sais que dans l'auditoire, nombreux sont ceux et celles qui ont bénéficié des talents d'Alain pour faire découvrir et expérimenter à autrui cette dimension ultime de la Conscience. Quand, longtemps après cette initiation indienne, j'ai su qu'Alain avait vécu une expérience déterminante avec Douglas Harding, et que nous avons échangé à ce sujet, je me suis complètement retrouvé dans ce qu'il m'a décrit. Tout comme Douglas avec Alain, mais par une autre méthode, Shri Kulkarni nous a fait vivre à Anne-Marie et à moi des moments de désolidarisation complète avec tout ce qui fait notre monde relatif. Et c'est ça que j'appelle l'expérience spirituelle fondatrice.

Un beau jour, particulièrement marquant par rapport au début de mon intervention, Shri Kulkarni me demande si j'ai bien dormi. Je réponds que oui et il me dit alors « et vous avez dormi où ? ». En fait, comme on était en itinérance et souvent logés de façon précaire, on dormait fréquemment dans la même pièce que lui. Je lui désigne donc le matelas où j'ai dormi. « Êtes-vous vraiment certain d'avoir dormi là ? » Devant mon incompréhension, il insiste : « regardez bien votre expérience. Ce dont vous êtes certain c'est que vous vous êtes couché dans cet endroit et que vous vous êtes réveillé dans cet endroit, mais pouvez-vous dire où vous étiez quand vous dormiez profondément ? Quelle est votre expérience directe à cet égard ? ». Devant ma mine dubitative, il enchaîne : « reconnaissez-le : vous ne savez pas où vous étiez quand vous dormiez et vous n'avez aucun moyen de le savoir. Comme vous vous êtes endormis dans ce lit et que vous vous êtes réveillé dans ce même lit, vous *déduisez* après coup que vous étiez dans ce lit durant votre sommeil. Mais il s'agit là d'une *construction mentale* à postériori, qui est contredite par votre propre expérience. En réalité, quand vous dormez profondément, vous cessez de vous sentir situé dans l'espace. Donc, si on veut continuer à utiliser le langage ordinaire, on doit dire que vous n'êtes nulle part. Or vous rendre

compte que vous échappez à l'espace quand vous dormez profondément est essentiel. Car cela veut dire qu'il y a une dimension de vous qui n'est pas située dans l'espace et que vous rejoignez cette dimension a-spatiale chaque fois que vous plongez dans un sommeil suffisamment profond ». Et peu après, il revient à la charge en me disant : « avez-vous remarqué que votre perception du temps est, elle aussi, entièrement dépendante de votre état de conscience ? Quand vous êtes réveillé, vous êtes soumis à l'écoulement du temps. Mais pendant votre sommeil profond, êtes-vous encore assujetti à cet écoulement ? N'avez-vous pas plutôt l'impression d'un état a-temporel ? ». Après réflexion, je suis à nouveau conduit à reconnaître que quand je dors profondément, je perds toute notion de durée. Ce qui indique à nouveau qu'une dimension de moi-même est située hors du temps. J'abrège, mais vous pourrez facilement comprendre par vous-même que ce qui est vrai pour l'espace et pour le temps l'est tout autant pour la forme. Dormir, c'est être sans forme, c'est-à-dire s'expérimenter comme affranchi à la fois du corps et du mental.

Anne-Marie et moi vivions ensemble ces prises de conscience successives et nous nous aidions mutuellement à « comprendre », ou plutôt à « intuitionner » ce vers quoi les propos de Shri Kulkarni pointaient. Et de temps en temps, un saut qualitatif se faisait à l'intérieur de l'un de nous et l'évidence se révélait : « il y a une dimension de moi qui échappe à l'espace, qui échappe au temps, qui échappe à la forme et à laquelle me ramène nuit après nuit le sommeil profond. Or si, quand je dors, je ne suis plus une forme située dans l'espace et le temps, cela veut dire que mon vécu ne peut plus être différencié de celui de n'importe quel autre dormeur. Ce à quoi me ramène le sommeil profond est un état d'être commun à tous ! » Et c'est ainsi que de fil en aiguille, j'ai réalisé un beau jour : « Mais je l'ai ma réponse ! Dormir, c'est revenir au Principe de toute chose, c'est revenir au Sans-forme antérieur au temps et à l'espace, c'est revenir à Dieu ! Sur le coup, je me suis retrouvé comme terrassé par la fulgurance de cette prise de conscience. Un peu incrédule, mon mental a tenté de reprendre le dessus (du genre, ce n'est pas possible que ça soit aussi simple, ça se saurait !). Alors je suis allé voir Shri Kulkarni et je lui ai dit : « il y a quelque chose qui ne va pas dans ce que vous nous enseignez, parce que si je poursuis votre raisonnement jusqu'au bout, cela m'amène à prétendre que quand je dors je suis Dieu ! » Et là, goguenard, il me met sous le nez un verset de la Chandogya Upanishad, texte que j'avais bien entendu déjà lu, mais en passant complètement à côté de son vrai sens. « Comme des gens, qui, ignorant l'emplacement d'un trésor, passent et repassent sur lui sans le savoir, les créatures vont nuit après nuit à Dieu sans s'en rendre compte ». Puis il me fait relire plusieurs passages d'autres upanishads, ainsi que les commentaires de Shankara les concernant, jusqu'à ce que je me rende à l'évidence : ces textes immémoriaux affirment unanimement que c'est Dieu que nous expérimentons quand nous dormons profondément. Et en analysant finement mon expérience du sommeil profond, je peux m'en rendre compte moi-même. J'exulte intérieurement de cette découverte et en même temps je fulmine : « Comment se fait-il que cette évidence ne figure pas dans tous les manuels de philo ! Comment se fait-il que tout le monde ne sache pas qu'il existe un moyen imparable d'obtenir la certitude de l'existence de Dieu ! ».

Je suis contraint d'arrêter là cette première partie de mon exposé, mais vous sentez certainement que je pourrais parler de cette « expérience fondatrice » pendant encore longtemps.

Nous rentrons d'Inde, pleins de l'émerveillement des débutants. Évidemment, je suis tout feu tout flamme, j'ai l'impression d'avoir découvert le Graal, et je n'ai qu'une envie c'est de partager cela avec Arnaud. Or il nous en offre assez vite l'opportunité. Bien que nous ne soyons pas encore ses élèves officiels et il nous invite à venir passer huit jours au Bost, en étant logés dans la petite maison qu'on appelait alors « la maison d'Emmanuel ». Au cours de cette semaine, il nous reçoit en privé et me demande de lui exposer notre aventure indienne. Je

vous rappelle que celle-ci était directement liée aux directives qu'il nous avait lui-même précédemment données. Il était donc cohérent qu'il souhaite nous entendre à ce sujet. À l'issue de l'un de nos premiers entretiens, il me dit de façon aussi inattendue qu'improbable : « vraiment Yann ce que vous partagez avec moi m'intéresse ? Est-ce que vous accepteriez d'animer la réunion de ce soir à ma place ? » Bien qu'interloqué et franchement inquiet de la tournure que cela prenait, je n'ai pas pu ne pas dire oui. Et le soir même, je me retrouve assis à côté d'Arnaud sur la petite estrade dont il se sert pour être mieux vu du petit auditoire formé par les résidents de l'époque. Cerise sur le gâteau, il demande à ce que cette réunion soit enregistrée et à la fin de notre séjour il me fait remettre une copie de cet enregistrement. Pour préparer mon intervention d'aujourd'hui, je l'ai exhumé du fin fond d'un placard et je l'ai réécouté. Et à mon grand étonnement, je n'ai rien trouvé à redire à cette réunion dont, pour une part, je viens précédemment de reprendre le contenu ! Mais l'histoire ne s'arrête pas là, car en fin de soirée Arnaud me pose plusieurs questions et après notre échange, il termine en disant aux personnes en séjour : « Cette soirée m'a vraiment intéressée. Toute l'année j'anime des réunions pour vous, ce soir, c'était une réunion pour moi. Permettez que demain ce soit encore le cas et que je continue devant vous l'échange avec Yann ». Donc j'ai effectivement animé coup sur coup deux réunions au Bost, alors que nous n'étions encore que de simples « invités ». Sur le coup, quelle reconnaissance et même quelle validation de la réalité de notre expérience intérieure ! Mais après ça, comment fait-on pour « redescendre » ? C'est de cela que je vais à présent vous entretenir...

À l'issue de cette semaine, Arnaud nous dit : « cette fois, vous m'avez convaincu du sérieux de votre demande, vous pourrez l'un et l'autre faire des séjours au Bost. Mais comme le planning est actuellement complet, restez en contact, dès que des places se libèreront, on vous le dira. »

En attendant, il s'agissait pour moi de reprendre une activité afin d'exister socialement. Je me suis mis à écrire des articles, à faire quelques conférences, et avec Anne-Marie nous avons commencé à donner des cours de yoga (car nous avons suivi une formation au hatha-yoga lors de notre premier voyage). Il s'est ainsi passé plus d'un an avant que le Bost nous refasse signe et que je puisse faire mon premier séjour en tant que « candidat-disciple ». Et c'est là que, la lune de miel étant passée, les « ennuis » commencent ! Dès le premier entretien, Arnaud a remis en cause l'orientation que j'étais en train de prendre. Il m'a dit cette phrase terrible : « Yann, arrêtez tout de suite, vous allez devenir un gourou avant d'avoir été un disciple ! ». Inutile de vous dire que je n'étais pas vraiment venu pour entendre cela. Voilà pour l'entretien d'accueil ! Mais les jours suivants, ça s'est aggravé, si je puis dire, car il a continué de plus belle à me remettre en cause. C'est que, comme j'avais lancé des initiatives, il y avait déjà quelques retours et puis, ayant résilié mon poste de prof de philo, je n'avais pas d'autre métier en vue que d'enseigner le yoga. J'effectuais alors mon service militaire et Arnaud insiste pour que je demande à réintégrer l'Éducation nationale à la fin de celui-ci. « Si vous êtes professeur de philosophie, vous serez dans un cadre, avec un programme à suivre et des élèves à préparer au bac, vous ne pourrez pas jouer à leur enseigner la sagesse. Alors que si vous donnez des cours de yoga, comment allez-vous faire pour ne pas céder à cette tentation ! » À la rentrée suivante, je n'ai pas obtenu de poste (ils sont rares en philo puisque cette matière n'est enseignée qu'en terminale). J'avais déjà des élèves en yoga et je revois donc la question avec Arnaud. Face à la nécessité que j'avais de gagner ma vie, Arnaud s'incline, mais me fixe une condition : « vous devrez ne jamais parler de spiritualité dans vos cours et encore moins de votre engagement au Bost. Tenez-vous-en strictement à être « un professeur de gymnastique intelligente ». Si vous vous y engagez, alors, vous avez mon accord ». Et c'est ainsi que je m'en suis tenu à ce dharma de « technicien postural » pendant les années suivantes, en espérant qu'un jour Arnaud assouplirait la consigne. Là-dessus, une des chaînes d'action-réaction que j'avais lancées avant d'être accepté comme candidat-disciple par Arnaud

me revient et je suis invité par une fédération de yoga à animer une semaine d'enseignement sur le védânta. Je retourne donc voir Arnaud, bien décidé à obtenir une dérogation, car c'était là, selon moi, une occasion en or de me faire connaître ! Mais Arnaud n'est pas du tout de cet avis et comme je me défends comme un beau diable, il finit par me dire, « Yann vous faites ce stage si vous voulez, mais dans ce cas, on ne travaillera plus ensemble. Vous pourrez revenir au Bost si ça vous inspire, mais moi je ne vous donnerai plus d'entretiens ». Et il ajoute : « vous êtes comme un aveugle qui s'apprête à traverser une rue, et qui prétend que si on lui indique la bonne direction, il va pouvoir traverser tout seul, mais moi je considère que vous ne voyez rien et que si je vous laisse traverser, vous allez être écrasé ». Je suis sorti de l'entretien très déstabilisé. « Quoi, après ce que nous avons vécu en Inde, Arnaud dit que je ne vois rien du tout et qu'il faut que je lui tienne le bras ! » Après sa validation publique de l'année précédente, ce n'était pas facile à entendre ! Mais il y a eu à l'intérieur de moi une petite voix qui m'a susurré de faire confiance et après une nuit de bataille intérieure, j'ai lâché prise. Et à l'entretien suivant, j'ai dit : « c'est entendu Arnaud, je renonce à ce stage. Mais comment puis-je annoncer la chose à l'organisatrice à qui j'ai déjà donné mon accord de principe. - Écrivez-lui une lettre et si besoin je vais vous aider à la faire ». Donc j'écris cette lettre en essayant à la fois d'être sincère, mais sans trop me griller aux yeux de cette personne qui avait une certaine influence dans le petit monde français du yoga de l'époque. Arnaud la relit et me suggère quelques modifications pour la rendre encore plus accessible à sa destinataire. Et je n'ai jamais fait ce stage. Ni d'autres du même genre, du moins avant plusieurs années. Arnaud m'a ainsi mis en condition optimale pour aborder le travail des lyings qui a pu effectivement commencer après cet épisode « mouvementé ».

Sans surprise, je me suis vite aperçu combien il y avait d'infantilisme, en moi et combien mon envie d'enseigner la sagesse cachait d'immatunité et de souffrances. À vrai dire, je le savais déjà parce que j'avais un certain nombre de symptômes psychologiques et physiologiques qui ne trompaient pas. Je souffrais par exemple d'une phobie du sang : j'étais incapable ne serait-ce que d'en entendre parler sans me sentir mal. Et aussi j'avais depuis l'adolescence un trouble physiologique bien handicapant : quand j'étais stressé, je n'arrivais plus à uriner. C'est un trouble médicalement dénommé « parurésie » ou « syndrome de la vessie timide ». C'est analogue au fait de se retrouver constipé dans des situations de stress, mais ça affecte la vessie. Ces dysfonctionnements, plus quelques autres qu'il serait trop long de détailler, faisaient que je ne pouvais guère m'illusionner quant à mon réel degré d'avancement, même si je restais capable de temps en temps de retrouver des moments d'ouverture intérieure !

Et puis j'ai dû aussi me rendre assez vite à l'évidence que j'étais psychologiquement prisonnier d'un sacré système de défense. Et pour illustrer ce point, permettez-moi de partager le souvenir le plus cuisant à cet égard. Du temps du Bost, à une certaine période, Arnaud avait institué pour les résidents une réunion hebdomadaire particulière qu'on appelait « la réunion du mercredi ». C'était le seul moment de la semaine où on effectuait un travail en groupe, le reste du séjour étant consacré soit aux entretiens individuels soit aux réunions d'enseignement animées par Arnaud. Ces réunions, ancêtre des groupes d'approfondissement qui ont lieu depuis à Hauteville, se passaient de la façon suivante : tous ceux qui étaient en séjour -soit entre six et huit personnes- se retrouvaient à l'heure prévue dans la chambre d'Arnaud (qui était aussi sa pièce d'entretiens). Comme à cette époque, Denise était venue prêter main forte pour les lyings, la réunion avait aussi lieu en sa présence. Chaque participant était invité à soumettre à Arnaud et Denise un échantillon lié à la vie quotidienne au Bost, du genre « il s'est passé telle ou telle chose hier à la cuisine ou à l'atelier et je l'ai mal vécu, aidez-moi à comprendre pourquoi et comment faire pour que ça ne se reproduise pas ? ». Puis Arnaud choisissait de faire travailler la personne dont l'exemple était à ses yeux le plus significatif et il demandait assez souvent aux autres présents de dire comment ils avaient eux-mêmes vécu la situation évoquée (du moins quand celle-ci impliquait des « témoins »). Lors de l'une de ces

réunions, une des participantes (prénommée Lucette) amène son échantillon, et dit : « voilà, moi j'ai trouvé insupportable la façon dont Yann s'est adressé à vous, Arnaud, au thé d'avant-hier ». Après que chacun ait amené son propre « matériau », Arnaud nous fait savoir qu'il souhaite approfondir celui apporté par Lucette. Et pour commencer, il demande à chacun de donner sa version des faits (puisque tous étaient présents lors de ce thé). Voici le film de la séquence en question : au cours de ce thé (qui était pour nous le seul moment convivial de la journée), Arnaud avait demandé à la cantonade, ce que l'on pensait de sa dernière causerie. Elle portait sur le thème des quatre éléments et moi j'avais cru bon de répondre sur le ton de la plaisanterie, « c'est pas mal, en la retravaillant beaucoup, vous devriez pouvoir en faire quelque chose ! ». En entendant Lucette rapporter ce propos, je ne comprends vraiment pas pourquoi cela avait pu la choquer, car selon moi et dans le contexte de ce moment de détente, je trouvais ma prise de parole tout à fait normale, chacun ayant pu par ailleurs donner son propre avis sur cette causerie. Première surprise, quand sur l'invitation d'Arnaud, chacun dit comment il a vécu cet incident, on se retrouve devant une incroyable diversité de réactions. L'un n'avait rien trouvé de déplacé dans cette remarque, l'autre avait été « très content qu'il y ait quelqu'un qui dise à Arnaud qu'il se trompe » (alors que cela n'était manifestement pas le sujet) et d'autres, comme Lucette qui avaient été choqués. Arnaud et Denise essaient de me faire travailler autour de ça et de me faire voir quelque chose, mais moi je résiste comme un beau diable, prétextant que c'était juste un trait d'humour. Et comme ils insistent, je finis par commettre « la gaffe irréparable », c'est-à-dire qu'à un moment pour me défendre je ne trouve rien de mieux à dire en m'adressant à Arnaud : « mais j'en ai marre que vous essayiez de me faire passer pour un intellectuel, je ne suis pas là pour cela, j'ai l'impression qu'il n'y a que mon intellect qui vous intéresse... ». Arnaud bondit comme un diable sortant de sa boîte, et il me hurle littéralement dessus. Cela a été très court, mais subjectivement, j'ai eu l'impression que ça durait une éternité. Comme le savent ceux d'entre vous qui ont eu le « privilège » d'assister à une colère d'Arnaud, il y a une phase extrêmement intense, mais brève, où Arnaud, tel un lion, rugit à en faire trembler les murs. Puis, ça s'arrête net. Et tout de suite après, il reprend sur le ton le plus tranquille qui soit la chose qu'il vient de hurler... Sauf que pour moi, c'était tellement intense que j'ai disjoncté ! Je suis sorti de la réunion complètement sonné, sans comprendre ce qui était arrivé. Et puis dans ma chambre, je me suis efforcé de me ressaisir et de rassembler les morceaux : « mais qu'est-ce qu'il s'est passé, qu'est-ce qu'il s'est passé ! », et surtout : « qu'est-ce qu'il m'a dit, mais qu'est-ce qu'il m'a dit ? » Encore sous le choc, je n'arrivais même pas à me souvenir de ses paroles... Et ce n'est que plusieurs heures après que ça m'est revenu petit à petit. Et là, ça a été vraiment un moment très fort, parce que je me suis rendu compte que ce qu'il m'avait dit, c'était des mots d'amour ! Il m'avait en effet dit (en hurlant !) : « Yann, ce qui m'intéresse en vous, ce ne sont pas vos capacités intellectuelles, c'est votre faiblesse, vos lâchetés, votre misère, c'est pour ça que vous êtes ici, c'est ça qui m'intéresse en vous ». Et ces mots ont mis du temps à parvenir jusqu'à ma conscience, parce qu'il fallait d'abord que retombe le souffle de l'explosion.

Voilà pour cette histoire, qui, évidemment, s'est ensuite croisée avec les lyings, où j'ai eu l'occasion de faire mieux connaissance avec ces faiblesses, ces lâchetés, cette misère. Voilà, ça, c'est l'apport spécifique d'Arnaud qui m'était indispensable et qui a fait que ce que nous avons vécu en Inde ne soit pas entièrement récupéré par l'ego, par le besoin d'avoir un statut dans la société, d'être reconnu, d'être apprécié, etc.

Par la suite, il a reconnu qu'il y avait en moi de la graine d'instructeur, de transmetteur, et donc il a arrosé cette graine pour qu'elle grandisse. Comme pour Marie, il m'a freiné le plus longtemps possible, disant : « Yann, vous n'êtes pas encore prêt, attendez, formez-vous, expérimentez la vie, etc. ». Et puis, un jour il a senti qu'il ne pouvait plus me retenir. Ce n'est pas qu'il a senti que j'étais prêt, holà ! Dieu sait si je n'étais pas prêt, mais il a senti qu'il ne pouvait plus me contenir plus longtemps. Donc il m'a donné son feu vert pour que je

commence à prendre en charge des personnes. Ceci étant, au cours de cet entretien mémorable, il m'a d'abord posé cette question : « mais pourquoi voulez-vous faire cela, Yann ? ». Et du fond de moi-même j'ai répondu : « je veux le faire parce que je veux être obligé d'être disciple. Si je ne le fais pas, ma vie va rester trop facile et je ne vais pas mettre assez en pratique. Si j'anime un centre, je serai contraint de me comporter en disciple sous peine d'échouer à le faire fonctionner ». Suite à quoi il m'a regardé avec intensité et il m'a dit : « Si c'est ça, alors Yann, faites-le, faites-le, vous avez mon appui ! » Ça, c'était : arroser la graine... La Bertais s'est faite avec des hauts et des bas, des difficultés, des erreurs, des reprises en main, mais, et j'en suis le premier étonné, plus de trente ans plus tard, notre centre existe toujours et se porte même bien. Donc c'est que l'intention de départ ne devait pas être trop tordue ! Ou alors, si elle était tordue au début, c'est qu'avec l'aide d'Arnaud, elle s'est peu à peu redressée et assainie.

Pour terminer ce témoignage, je voudrais partager une dernière chose qui, elle, a trait justement au lien entre La Bertais et Arnaud. Arnaud s'est rendu plusieurs fois dans notre centre, et après l'une de ses venues, nous avons vécu avec Anne-Marie une remise en cause un peu difficile. Suite à la qualité du climat que sa présence avait générée à la Bertais, nous avons senti qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas dans notre façon de vivre nous-mêmes l'enseignement et donc bien entendu de le transmettre. Je m'explique : nous avons démarré La Bertais à un moment où il n'y avait plus de possibilité de faire des lyings auprès d'Arnaud et où, du coup, nous remplissions, avec les autres centres affiliés, une fonction laissée vacante. Mais du coup l'aspect « expression des émotions refoulées » avait en quelque sorte pris la place principale dans notre façon de concevoir l'enseignement et d'y introduire ceux qui fréquentaient notre lieu. On s'est donc mis devant cette évidence : les personnes viennent à la Bertais pour qu'on les aide à se décharger de leurs souffrances. Quand elles repartent, elles sont le plus souvent soulagées et nous disent alors qu'elles vont mieux. Mais nous ne leur apprenons pas assez comment elles doivent s'y prendre pour ne pas recommencer à générer d'autres souffrances. Et nous nous sommes alors remis nous-mêmes en cause à cet égard : Est-ce que nous savons, nous, comment il faut s'y prendre pour ne plus souffrir, c'est-à-dire comment on peut en arriver à ne plus refuser que le réel soit comme il est ? Et d'un seul coup, on s'est rendu à l'évidence qu'on n'avait pas encore vraiment compris l'enseignement d'Arnaud. On a décidé, à l'aide des principaux livres, de tout reprendre à la base : qu'est-ce que c'est que refuser, comment faire pour dé-refuser ? Suite à quoi, j'ai écrit à Arnaud pour lui dire : « voilà, on envisage de donner une nouvelle orientation à La Bertais et de faire fonctionner un groupe expérimental où le propos ne sera pas que chacun parle à tour de rôle de sa dernière difficulté ou dernière souffrance, mais de la manière dont il aura mis en pratique l'enseignement pour éviter cette souffrance ou à tout le moins parvenir à la neutraliser. Et en comparant la façon dont chaque participant aura tenté de pratiquer, on en arrivera à mieux voir les approches qui marchent et celles qui ne marchent pas. Bref, on va pouvoir progresser pour de bon dans notre compréhension de la mise en pratique. » Arnaud m'a renvoyé une lettre enthousiaste, en disant « oui Yann, c'est ça qu'il faut faire. En effet, la vocation première d'un ashram n'est pas de permettre l'expression de la souffrance, mais d'apprendre à ne plus en créer ». Et donc nous avons donné cette nouvelle orientation à notre travail, en complément des lyings que nous avons continué à faire faire aux personnes dont c'était la nécessité...

Quand il a été question des quatre-vingts ans d'Arnaud, nous avons eu une idée : proposer à notre « sangha » locale une sorte de « marathon de mise en pratique ». On a constitué un groupe de volontaires d'une cinquantaine de personnes qui, pendant trois mois, avaient pour instruction de consigner par écrit leurs exemples de mise en pratique et de nous les envoyer quand elles estimaient que ça avait marché. Et au fil des semaines, nous avons ainsi récolté plusieurs centaines d'échantillons. Nous les avons analysés, pour pouvoir les classer selon certains critères, puis nous avons sélectionné les plus représentatifs et nous en

avons fait une brochure à offrir à Arnaud. Et le jour de l'assemblée générale où son anniversaire a été souhaité, nous avons eu le plaisir de lui faire ce cadeau de la part de ses apprentis-disciples de La Bertais : « 80 mises en pratique pour vos 80 ans ». Je crois savoir que cette offrande inhabituelle l'a touché. Vous connaissez la générosité d'Arnaud : il ne pouvait pas en rester là. Donc, et alors qu'on ne s'y attendait pas du tout, nous recevons quelques mois plus tard un coup de fil de Véronique, qui me dit : « Yann, Arnaud aimerait revenir à La Bertais, mais cette fois-ci, pas pour un simple week-end, il voudrait venir passer une semaine entière dans votre lieu ». Recevoir Arnaud durant une semaine complète à La Bertais était à la fois un énorme cadeau et aussi un défi. D'autant que Véronique a ajouté : « Et Arnaud veut que pendant qu'il sera là vous fassiez fonctionner La Bertais comme quand c'est vous qui l'animez ». Donc Arnaud était l'invité d'honneur, alors qu'Anne-Marie et moi nous occupions des résidents qui dans la journée avaient leurs entretiens ou leurs lyings habituels. J'avais quand même pris soin de diminuer le nombre des rendez-vous quotidiens pour que nous puissions avoir le temps de faire chaque jour une longue promenade avec Arnaud et Véronique. Et bien sûr, en soirée nous recevions un groupe élargi pour la réunion commune qu'Arnaud et Véronique animaient sur le modèle de ce qu'ils firent ensuite à Hauteville lors des rencontres « Ranaka ».



Comme vous le voyez, Arnaud a été avec moi un jardinier expert qui a su arracher les mauvaises herbes autant que nécessaires tout en veillant à bien prendre soin de la graine pour qu'elle devienne une plante digne de ce nom. C'est ce qui fait que je suis là, avec Anne-Marie, aujourd'hui et que j'ai pu vous livrer en toute simplicité ce témoignage en hommage et en gratitude à notre maître commun.